

« Il pleut des vérités premières »
« Tendez vos rouges tabliers »

Lorsque qu'on a choisi de se servir du tableau comme moyen d'expression, comme voie de communication intérieure ou comme langage, deux possibilités sont offertes : être peintre ou faire de la peinture.

La seconde possibilité est à la portée des anciens élèves des écoles spécialisées qui ont pignon sur rue comme l'Ecole des Beaux Arts, ou procèdent par correspondance comme l'Ecole A.B.C. : si vous savez écrire, vous savez dessiner ! La première est réservée à un très petit nombre d'individus parce qu'elle comporte infiniment de risques, parce qu'elle oblige à tout remettre en question perpétuellement, et parce qu'elle demande une nature spéciale dont la science actuelle n'a d'ailleurs pas su déterminer les normes constitutives.

Etre peintre, c'est être VAN GOGH. Faire de la peinture, c'est faire comme Bouguereau, Meissonnier, Laurens...et quelques trente mille autres individus dont les noms figurent au dictionnaire Bénézet, qui est le Larousse de l'art français comme chacun sait, et qui bénit en trois lignes ou en cent tout ce qui a tenu pinceau, ce que je ne blâmerai certes pas, chacun ayant droit à la vie, à la gloire et au succès.

Personnellement, je regarde la peinture et j'aime les peintres, ce qui est une nuance certes mais à laquelle je tiens. Et parmi les peintres que je peux compter sur les dix doigts d'ailleurs, car il n'en existe très peu, j'aime LAURIN.

On l'appelle Gabriel LAURIN D'AIX parce qu'il est né un an après le siècle et mis à part le temps de la navigation en mer et du bourlingage dans les rues proches de la gare de l'Est, à Paris, après l'autre guerre, il n'a pratiquement pas quitté cette ville. Il y mène une existence aussi secrète que celle des vieux hôtels du cours Mirabeau et arrive même à s'identifier en silhouette à ces personnages sculptés des portails. Il passe souvent pour un ours, mais il ne faut pas oublier qu'on a fait la même réputation à Cézanne, et après tout, on ne saurait attendre de lui qu'il ait le temps de prendre le thé chez Madame la Présidente de la Cour d'Appel ou la Générale commandant la place,

en admettant qu'il y en eut une ce que j'ignore, n'ayant servi que dans la réserve au nord de la Loire. Et, puis les peintres ne sont pas faits pour les ronds de jambe, s'ils sont faits pour les combats quand la patrie est en danger et qu'on est courageux de nature, ce qui est le cas de LAURIN qui va certainement râler parce que je parle de cela.

Au fait, je parle de LAURIN parce qu'en 1951, Blaise Cendrars, mon vieux copain, me dit : « Tu devrais aller voir la peinture d'un ami, qui est aussi un ami de Darius (Milhaud) et que Max (Jacob) aimait bien ».

Blaise pour moi, c'était une sorte de Bon Dieu, un Himalaya de connaissances épiques, qui avait écrit que la critique d'art ne servait à rien et qui inventait pour les nuits où nous buvions du rhum, rue Jean Dolent, avec les copains Nino Frank, Gilson, Rièra, des histoires merveilleuses.

Je fus donc voir LAURIN et ses tableaux entassés dans une chambre de bonne, toujours derrière la gare de l'Est. J'y trouvai un bonhomme un peu diabolique mais bon bougre, et cinquante chefs d'œuvre et je fis la préface en vingt lignes pour une exposition à la Galerie Mai, rue Bonaparte, de cet extraordinaire ensemble qui fut vendu en une semaine, si bien que LAURIN repartit vers Aix et qu'il s'écoula des mois avant que je ne le retrouve aux « Deux Garçons », où, écrivant un livre sur Mirabeau, je stationnais par un été torride.

A se fréquenter, on recoupe des amitiés Giacometti – André Marchand, et parlant avec l'un et l'autre, LAURIN devient de plus en plus obsessionnel pour moi si bien que je remontai le cours de sa vie et que nous tombâmes d'accord sur l'amitié, l'amour des filles, la ligne des corps, l'odeur des blés, le mépris de la lâcheté, l'ennui de la vie en société et la beauté de la poésie virgilienne. On se mit à s'écrire, rarement hélas, mais lorsque je recevais ou que je reçois de sa main gauche, une page, sur un immonde morceau de papier en général, et, dans tous les sens, je sais que mon Gabriel travaille, détruit, recommence et édifie son œuvre comme l'eau d'une grotte sa stalagmite.

Cette œuvre, la voilà livrée aux Aixois, en une exposition qu'il a fallu lui arracher sans doute, et qui a dû lui poser des tas de questions. Elle est immense et d'une beauté fulgurante. Elle est avant tout une

sécrétion naturelle. Je parlais tout à l'heure d'eau formatrice de concrétions calcaires. Je devrais parler de source, je devrais parler de source qui rend après un grand séjour dans l'ombre, la pluie, le sol, les fleurs en une goutte qui contient tout cela et qui brille comme un diamant de rosée. LAURIN, placé au centre de la nature qu'il connaît d'ailleurs plus comme un braconnier sensible aux traces du lièvre que comme un paysan aux traces du sillon, se sert de cette nature pour s'appuyer et répercuter sa connaissance des formes, de la lumière, du tragique d'un cycle immémorial et sans fin qui est la vie dans sa cellule mère.

Gabriel LAURIN d'AIX, c'est une sorte d'Homère vaticinant, chantant avec des couleurs quasi sauvages la geste d'une beauté qu'il faut traquer dans ses formes et son parfum. C'est un art archaïque comme l'était l'art crétois, nulle concession là-dedans à la mièvrerie, le blé c'est de la paille, le coquelicot du sang, la chair de la viande à plaisir ou douleur...Mais pour peu qu'on s'attarde sur le tableau, on sentira toute la finesse sous jacente, toute l'élégie contenue et tout le désespoir aussi du créateur qui doit reconstruire un monde secret avec ce qu'il a volé.

On s'attendra, sans doute, à ce que le préfacier vienne dire quelques mots sur ce qu'il convient de penser d'une technique plastique d'une originalité telle qu'aucun peintre ne peint comme LAURIN dans l'époque actuelle. On sera déçu car je pense que la peinture ne s'analyse pas plus qu'elle ne se décrit, se mesure ou se pèse, ni qu'elle ne se range pas dans des compartiments bien étiquetés.

La peinture se sent de la même façon que l'amour, ou la poésie et l'on sent que la peinture de LAURIN est de la grande, de la très grande peinture pour le siècle présent et celui à venir.

LAURIN, c'est « le MALDOROR », OUVREZ-VOUS OCEAN !

JEAN BOURET 1967